Neruda, poète ou malacologue

Neruda, poet or malacologist

Sara Contreras et Michel Étienne

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/6781>

DOI : 10.4000/tc.6781

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 346-357

ISBN : 978-2-7351-1534-1

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Sara Contreras et Michel Étienne, « Neruda, poète ou malacologue », *Techniques & Culture* [En ligne], 59 | 2012, mis en ligne le 29 juillet 2013, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/6781> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.6781>

© Claudio de Casas

Sara Contreras & Michel Étienne

INRA
etienne@avignon.inra.fr

Techniques & Culture 59, 2012/2 : 346-357

NERUDA, POÈTE OU MALACOLOGUE

Une anecdote couramment colportée au Chili du temps de la dictature rapporte que le biologiste Julian Huxley (le frère d'Aldous) à son arrivée à l'aéroport de Santiago du Chili¹ avait dit aux journalistes qu'il souhaitait rencontrer Pablo Neruda. À l'interrogation des journalistes : « Pablo Neruda le poète ? », il avait répondu : « Non, non, Pablo Neruda le malacologue ».

Pablo Neruda raconte dans sa biographie posthume *Confieso que he vivido* (J'avoue que j'ai vécu) que « l'historiette destinée à me vexer, me fit plaisir, d'autant plus qu'elle ne pouvait pas être vraie puisque nous nous connaissions, Huxley et moi, depuis longtemps [1] ». Il raconte alors comment « Au Mexique, [il] parti[t] explorer les plages, plongeant dans les eaux transparentes et chaudes, et ramassant de merveilleux coquillages » [1].

Le hobby d'habitant du bord de mer va se transformer, après sa rencontre avec le grand malacologue cubain Carlos De La Torre qui lui offre « les plus jolies pièces de sa collection » [1], en une fascination pour les formes et les couleurs de ces créatures extraordinaires : « littorines antarctiques et hélix cubains, ou vigneaux-peintres vêtus de rouge et de safran, de bleu et de violet, comme des danseuses des Caraïbes » [1]. Puis elle va devenir une passion dévorante.

« Par la suite, à Cuba et ailleurs, mais aussi par des échanges et des achats, des cadeaux et des vols (il n'existe pas de collectionneur honnête), mon trésor marin s'accrut au point de remplir des pièces et des pièces de ma maison. Je me mis à posséder les espèces les plus rares des mers de Chine et des Philippines, du Japon et de la Baltique » [1].

Il invente d'ailleurs un mot pour définir cette passion – *caracolisimo* – et un verbe pour sa transmission à ses amis – *encaracolarse*.

En réalité, ma plus belle collection a été constituée par les coquillages. Ils m'ont donné le plaisir de leur structure prodigieuse, la pureté lunaire d'une porcelaine mystérieuse alliée à la multiplicité de leurs formes, tactiles, gothiques, fonctionnelles.

Pablo Neruda

Colombarium pagoda

« Mon coquillagisme me poussa à visiter des mers lointaines. Mes amis, à leur tour, se mirent à chercher des littorines, à s'encoquillager » [1].

Mettant à profit son aura internationale ou son statut de représentant plénipotentiaire du Chili, il se fit offrir des exemplaires rarissimes.

« Je me souviens qu'au musée de Pékin on ouvrit la caisse la plus sacrée des mollusques de la Mer de Chine pour m'offrir le second des deux seuls spécimens de la *Thatcheria mirabilis*. Je pus ainsi enrichir ma collection d'un exemplaire dans lequel l'océan avait fait don à la Chine d'un style qui a survécu : celui de ses temples et de ses pagodes » [1].

Son admiration devant ces spécimens exceptionnels est démultipliée par sa capacité à les décrire et à s'en servir pour stimuler son imagination poétique ou sa prose féconde. Il va ainsi raconter ses trouvailles au marché aux puces de Paris :

« Apercevoir sous les sargasses de la capitale, entre des lampes démantibulées et de vieux souliers, l'exquise silhouette de l'*Olivia textil*, ou surprendre la lance de quartz qui s'allonge, comme un verset d'eau, dans la *Rostellaria fusus* » [1].

Il va aussi faire part de son éblouissement quand lors de fouilles marines :

« J'arrachai à la mer l'*Espondylus rose*, une grande huitre sertie d'épines de corail... quand j'entrouvris l'*Espondylus blanc*, aux piquants neigeux comme des stalagmites »² [1].

Il va surtout parsemer ses poésies de références nombreuses à ces « petites portes sous-marines » [1]. Elles y jouent des rôles multiples soit pour ce qu'elles sont (la carapace d'un mollusque), soit pour ce qu'elles pourraient représenter dans l'imaginaire du poète ou des peuples qui les ont inscrites dans leur patrimoine symbolique.

Pablo Neruda
sur la plage, 1942

© M. Carreño

Les coquillages sont alors sirène d'alarme et cor de ralliement guerrier pour soutenir les révoltes indigènes :

« Tiraron la manta en el polvo,
se unieron los viejos cuchillos,
y la caracola marina
llamò los vínculos dispersos.
Contra la piedra sanguinaria,
contra la inercia desdichada,
contra el metal de las cadenas. »

« Tupac Amaru », *Canto General*

ou prétexte à un hommage aux scaphandriers qui risquent leur vie pour ramener quelque pitance des entrailles de la mer.

« Vuelven con un puñado de palpitantes frutos submarinos,
góticas caracolas, erizados erizos:
el buzo emerge de la mitología en su escafandra,
pudo bailar con las medusas,
quedarse en el profundo hotel de las sirenas. »

« Oda al espacio marino », *Nuevas odas elementales*

Ils sont aussi interprétés comme des symboles de féminité, voire d'érotisme,

« Son los senos de las sirenas
las redondescas caracolas? »

Libro de las preguntas

Charonia variegata

Pecten nodosus

Ovula ovum

Clanculus pharaonius

Haliotis fulgens

© C. de Casas

ou mis en avant pour leur beauté architecturale, ou profusion de couleurs insaisissables.

« Acapulco, cortado como una piedra azul,
cuando despierta, el mar amanece en tu puerta
irisado y bordado como una caracola,
y entre tus piedras pasan peces como relámpagos
que palpitan cargados por el fulgor marino. »

« Los Puertos »

El Gran Oceano. Canto General

Anodonta anatina

L'interprétation va plus loin encore quand Neruda appelle dans le coquillage le témoignage, le testament qu'aurait laissé un animal blessé, sous la forme d'une statue, comme un reflet de son âme :

« tal vez la estatua es concha, caracola
de mármol, bronce o piedra
de un animal herido que se fue
y dejó este vestigio congelado,
un ademán, un movimiento inmóvil,
el despojo del alma. »

Elegia

Melongena corona

Turbo marmoratus

ou l'enregistrement secret d'une chanson magique qui ouvre les portes du temps

« Sí, pero tengo tiempo,
tengo aún mucho tiempo
-tengo una caracola que recoge
la tenaz melodía del secreto
y la guarda en su caja
convertida en martillo o mariposa »

« Odas de todo el mundo », Odas elementales II

ou une sorte de fin métaphysique difficile à atteindre.

« Ay cuánta noche cabe en una noche
sin desbordar esta celeste copa,
suena el silencio de las lejanías
como una inaccesible caracola
y caen en mis manos las estrellas
llenas aún de música y de sombra. »

« Escrito En El Año 2000 », Cancion de gesta

Hippopus hippopus

Murex pecten

Cypraea mauritanica

Spondylus princeps

Les coquillages finiront par avoir droit à un hommage particulier et exclusif, à une déclaration d'amour éternelle avec « Mollusca gongorina », un des poèmes majeurs du Chant Général.

*« De California traje un murex espinoso,
la sílice de sus púas, ataviada con humo
su erizada apostura de rosa congelada,
y su interior rosado de paladar ardía
con una suave sombra de corola carnosa.*

*Mas tuve una cyprea cuyas manchas cayeron
sobre su capa, ornando su terciopelo puro
con círculos quemados de pólvora o pantera,
y otra llevó en su lomo liso como una copa
una rama de ríos tatuados en la luna.*

*Mas la línea espiral no sostenida
sino por aire y mar, oh
escalera, scalaria delicada,
oh monumento frágil de la aurora
que un anillo con ópalo amasado
enrolla deslizando la dulzura.*

*Saqué del mar, abriendo las arenas,
la ostra erizada de coral sangriento,
spondylus, cerrando en sus mitades
la luz de su tesoro sumergido,
cofre envuelto en agujas escarlatas,
o nieve con espinas agresoras.*

*La oliva grácil recogí en la arena,
húmeda caminante, pie de púrpura,
alhaja humedecida en cuya forma
la fruta endureció su llamarada,
pulí el cristal su condición marina
y ovaló la paloma su desnudo.*

*La caracola del tritón retuvo
la distancia en la gruta del sonido
y en la estructura de su cal trenzada
sostiene el mar con pétalos, su cúpula.*

*Oh rostellaria, flor impenetrable
como un signo elevado en una aguja,
mínima catedral, lanza rosada,
espada de la luz, pistilo de agua.*

J'apportai de Californie un murex épineux,
la silice dans ses piquants ; la fumée habillait
sa prestance hérissée de rose congelée,
et dans son intérieur une muqueuse ardente de palais
flambait avec une ombre douce de corolle charnue.

Et je trouvais une cypris dont les taches tombaient
sur sa cape et ornaient son velours pur
de cercles calcinés de poudre ou de panthère.
Une autre portait sur son dos lisse comme une coupe
une branche de fleuves tatoués sur la lune.

Et je trouvai aussi la spirale que seuls
l'air et la mer soutenaient, ô
échelle, scalaire délicate,
ô monument fragile de l'aurore
qu'un anneau pétri dans l'opale
enroule en glissant la douceur.

J'ai sorti de la mer, en écartant le sable,
l'huître épineuse de corail sanglant,
le spondyle enserrant dans ses moitiés
la clarté de son trésor submergé,
coffre enveloppé d'aiguilles écarlates
ou neige aux piquants agressifs

J'ai trouvé l'olive gracieuse sur le sable,
marcheuse mouillée, pied de pourpre,
humide bijou, forme dans laquelle
le fruit a durci sa rouge flambée,
le cristal, poli sa condition marine,
et la colombe façonné l'ovale de son nu.

La conque du triton a retenu
la distance dans la grotte du son
et sur sa structure de chaux tressée
la mer soutient sa coupole, avec des pétales.

Ô rostellaire, fleur impénétrable
comme un signe élevé sur une aiguille,
minime cathédrale, lance rose,
épée de la clarté, pistil de l'eau.

Pero en la altura de la aurora asoma
el hijo de la luz, hecho de luna,
el argonauta que un temblor dirige,
que un trémulo contacto de la espuma
amasó, navegando en una ola
con su nave espiral de jazminero.

Y entonces escondida en la marea,
boca ondulante de la mar morada,
sus labios de titánica violeta,
la tridacna cerró como un castillo,
y allí su rosa colosal devora
las azules estirpes que la besan:
monasterio de sal, herencia inmóvil
que encarceló una ola endurecida.

Pero debo nombrar, tocando apenas
oh Nautilus, tu alada dinastía,
la redonda ecuación en que navegas
deslizando tu nave nacarada,
tu espiral geometría en que se funden,
reloj del mar, en nácar y la línea,
y debo hacia las islas en el viento,
irme contigo, dios de la estructura. »

« Mollusca gongorina »
El Gran Océano. Canto General

Déjà au sommet de l'aurore point
le fils de la lumière, fait de la lune,
l'argonaute qu'un seul frisson dirige,
qu'un tremblant contact de l'écume
a modelé, et qui navigue sur la vague
avec sa nef spirale de jasmin.

Et alors abrité dans la marée,
bouche ondulante de la mer violâtre,
le tridacne a fermé comme un château
ses lèvres de violette titanique,
sa rose géante y dévore
les lignages bleus qui l'embrassent,
monastère de sel, héritage immobile
qu'une vague durcie emprisonna.

Mais je dois nommer, juste en effleurant
Ô Nautilus, ta dynastie ailée,
l'équation circulaire où tu navigues
en faisant glisser ton vaisseau nacré,
ta géométrie spirale où se fondent,
horloge de mer, la nacre et la ligne,
et je dois vers les îles, dans le vent,
partir avec toi, dieu de la structure.

« Mollusca gongorina »
Le grand océan. Chant Général

© C. de Casas

Nautilus pompilius

Argonauta argo

En 1954, sa collection avoisine les 15 000 exemplaires et devient tellement envahissante qu'il décide de s'en libérer, avec les ouvrages scientifiques associés qui emplissent sa bibliothèque. Il choisit alors d'en faire don à l'Université du Chili.

Le discours qu'il prononce à cette occasion montre l'importance et la forte valeur symbolique qu'avait pour lui cette collection.

« J'ai recueilli ces livres de la culture universelle, ces coquillages de tous les océans et cette écume des sept océans je la donne à l'Université, par devoir de conscience et pour payer une part infime de ce que j'ai reçu de mon peuple. La splendeur de ces livres, la gloire océanique de ces coquillages, tout ce que j'ai accumulé tout au long de ma vie, malgré la pauvreté et par un travail constant, je le remets à l'Université, c'est-à-dire, je le donne à tous » [2].

La façon dont il raconte cet épisode de sa vie dans ses mémoires posthumes laisse apparaître une profonde blessure :

« Ma collection avait sa célébrité. En bonne institution sud-américaine, mon université la reçut avec des louanges et des discours et l'enterra dans un sous-sol. On ne l'a plus revue depuis » [1].

Tridacna porphyria

Oliva porphyria

Ce n'est que trente-cinq ans après sa mort et cinquante-cinq ans après sa donation que l'outrage sera réparé, lors de l'organisation à Madrid, par l'Institut Cervantes, l'Ambassade du Chili en Espagne et l'Université du Chili de l'exposition « Amor al mar. Las caracolas de Neruda » (*Amour de la mer. Les coquillages de Neruda*).

NOTES

Photo d'ouverture : *Material de coleccionista (antiques)* / Matériel de collectionneurs (Antiquités). Toutes les photographies sont de Claudio de Casas (Exposition « Amor al mar. Las caracolas de Neruda », Institut Cervantes), à l'exception des deux portraits en noir et blanc respectivement de Mario Carreño et Matilde Urrutia.

- Les textes entre guillemets suivis d'un [1] sont extraits de la traduction française par Claude Couffon de « Confieso que he vivido » (Gallimard). Les textes marqués d'un [2] sont extraits de la traduction du discours de Pablo Neruda à l'occasion de la donation de sa bibliothèque et de sa collection de coquillages à l'Université du Chili, en 1954.
- Les photographies de coquillages sont toutes, sauf celle du nautilus, extraites du catalogue de l'exposition « Amor al mar. Las caracolas de Neruda » au crédit de Claudio de Casas.
- Les photographies en noir et blanc sont de Mario Carreño (La plage, 1942) et de Matilde Urrutia (Le magasin de coquillages, 1966).

1. Dans son livre *Neruda*, Volodia Teitelboim, situe l'anecdote dans la maison du poète à Michoacan au Mexique !

2. La façon espagnole ou latino-américaine de prononcer le « sp » dans toutes les autres langues du monde fait de *Spondylus princeps*, l'*Espondylus róseo* et de *Spondylus imperialis* l'*Espondylus blanco*.

REMERCIEMENTS

La rédaction de *Techniques & Culture* tient à remercier très chaleureusement les auteurs et détenteurs des œuvres et droits cédés gracieusement pour la publication de cet article : Matilde Urrutia et Mario Carreño, et tout particulièrement Claudio de Casas, Pedro Núñez commissaire de l'exposition « Amor al mar. Las caracolas de Neruda » pour l'Institut Cervantes ainsi que Fernando Sáez, Javier Ormeño et Ana Paz pour la Fondation Pablo Neruda, enfin Kepa Gonzales Lopez, directeur culturel de l'Institut Cervantes de Manchester pour son aide précieuse.

RÉFÉRENCES

- Neruda, P. 1950 *Canto General*. Mexico : Talleres Gráficos de la Nación.
— 1954 *Odas elementales*. Buenos Aires : Losada.
— 1954 *Discurso en la donación de su biblioteca personal a la Universidad de Chile*, el 20 de junio de 1954
— 1956 *Nuevas odas elementales*. Buenos Aires : Losada.
— 1960 *Canción de gesta*. La Habana : Imprenta Nacional de Cuba.
— 1974 *Libro de las preguntas*. Buenos Aires : Losada.
— 1974 *Elegía*. Buenos Aires : Losada, 1974.
— [1974] 1975 *Confieso que he vivido*. Paris : Gallimard.
— 2010 *Canto General*. Traduction Claude Couffon. Paris : Gallimard (NRF, Poésie) : 468-470
Teitelboim, V. 1984 *Neruda*.

Expographie

Amor al mar. Las caracolas de Neruda. Madrid : Institut Cervantes 2009.

MOTS-CLÉS

Neruda, coquillages, Canto General, malacologie, poésie, Chili

KEYWORDS

Neruda, shells, Canto General, malacology, poetry, Chile

PALABRAS CLAVE

Neruda, caracolas, Canto General, malacología, poesía, Chile